

La Religion Dans le Journal d'Henriette Fadette

Christyl Verdun
Trent University

Un vif débat religieux au Québec vers les années 1840 met en présence l'Ultramontanisme de Monseigneur Bourget et le Libéralisme des membres de l'Institut canadien. Dans ses lettres pastorales Monseigneur Bourget dénonce les "mauvais journaux" de l'époque et recommande fortement l'Index pendant que le président de l'Institut, Louis Antoine Dessaulles, conteste le cléricisme qui empiète sur les libertés de la presse, de la parole et de la pensée, et encourage la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

La controverse religieuse n'échappe pas à une jeune fille du nom d'Henriette Fadette (née Dessaulles); elle s'interroge sur cette question parmi d'autres dans un journal qu'elle entreprend en 1874, alors qu'elle est âgée de 14 ans, et qu'elle poursuit jusqu'en 1880.¹ Il n'est pas trop surprenant de trouver chez la nièce du Président de l'Institut canadien, élevée à Saint Hyacinthe, foyer libéral de cette époque, des tendances libérales qui la poussent vers une remise en question de son milieu et notamment de sa religion. Ainsi qu'en témoigne son journal, Henriette examine l'un après l'autre, les différents aspects de la religion telle qu'on la pratique autour d'elle pour n'en conserver que ceux qu'elle juge

être vrais. L'étude qui suit présentera une analyse de la religion dans le journal de Fadette d'après le contexte du débat religieux de l'époque.

La Religion Chez les Autres: à la maison

C'est d'abord chez ses parents qu'Henriette peut faire des observations sur la religion. Père et mère ont des façons bien différentes de pratiquer la même religion. La piété qui mène la mère si souvent à l'église ne l'empêche pas d'être la plupart du temps "maussade et violente" (206). Le père, par contre, va rarement à l'église mais il est "bon, charitable, patient, juste" (206). Henriette voit la vertu de sa mère comme rigide, sévère et injuste; Madame Dessaulles aurait-elle de très pieux et chrétiens sentiments, elle n'en aurait pas moins une nature difficile et surtout contraire à celle de sa fille. Là où la mère paraît positive et pratique, austère et routinière, la fille se voit rêveuse, avide de changement, de progrès et "d'horizons agrandis" (186). A la personnalité froide et si raisonnable de la mère s'oppose la nature ardente, impulsive et capricieuse de la fille. Bref, la mère, et la religion telle qu'elle la pratique, représentent pour Henriette "un ancien régime, l'autorité, toutes les autorités justes ou

injustes” devant lesquelles “il faut courber la tête” (186). La jeune fille qui a “horreur de la tyrannie” cherche donc un nouveau régime.

Le contraste si frappant entre la pratique religieuse de sa mère et celle de son père dispose Henriette à voir la religion comme fondée sur une suite d’oppositions ou d’antithèses.² Elle ne manque pas de qualificatifs pour décrire cette structure; ainsi du côté maternel elle range l’autorité, la tyrannie, l’injustice, la froideur, la piété excessive et la vertu sévère, la raideur, la raison et la routine alors que du côté paternel elle situe l’ardente liberté, la justice, la bonté, la charité, la patience, le changement, le progrès et les “horizons agrandis.” L’opposition qui soutend cette vision est la même qui existe entre la religion pratiquée par les gens du milieu et la religion envisagée par Henriette. Ses observations vont se préciser au couvent.

A L’école:

L’idéal au couvent, écrit Henriette, c’est de marcher “guindée, empesée, les yeux à terre, les mains croisées sur le ventre et en parlant tout bas dans la rue comme dans une église. Bêtise!” (136). “Être bonne ici,” poursuit-elle, “c’est être une petite machine bien huilée, qui ne grince pas en marchant et qui obéit au moindre mouvement qu’on lui imprime. Un coup de cloche, un ordre du Signal, un signe. La Machine doit se lever, s’asseoir, marcher, prier, se confesser, communier....” (134). La vie des religieuses ne convient pas du tout à Henriette; “il est possible,” admet-elle, “que dans un autre pays, elles aient plus de personnalité. Ici, on s’applique d’abord à les anéantir, à étouffer tout ce qui serait différent des autres, on les ramène au niveau général qui est l’ordinaire,³ puis on leur défend bien de voir plus loin que leur nez et on les conduit au son de la cloche, comme des locomotives qu’on chauffe suivant la vitesse requise. Les pauvres, pauvres âmes.” (218). Henriette comprend difficilement la vie des jeunes femmes religieuses comme la pieuse Céphise par exemple, “faite pour suivre

à la queue leu leu, en bonne religieuse” (218), ou encore comme la “petite religieuse” qui habite la chambre voisine lorsque Henriette se trouve au pensionnat:

Elle mourra bientôt et je me demande pourquoi cette vie manquée. Elle sort du pensionnat à dix-huit ans. Après deux mois elle entre au noviciat où elle étudie jusqu’à sa profession. Elle enseigne un an et depuis six mois elle meurt...pour être enterrée dans le petit cimetière sous les grands pins. On dit ici: c’est une prédestinée, une heureuse de pouvoir retourner à Dieu dans toute sa jeunesse et sa beauté. Moi, je ne comprends pas que la perte de ce grand don qui est la vie, puisse être une bénédiction. je vois qu’elle est une martyre, une victime (148).

Henriette ne partage pas “l’émotion surnaturelle” des religieuses comme son institutrice; celle-ci est intelligente et instruite et Henriette l’aime bien mais elle l’aimerait davantage si seulement la bonne soeur R était moins spirituelle. Il en va de même pour la Soeur S. qui mène Henriette voir les étoiles. quand la soeur s’exalte devant la perspective de mourir jeune, Henriette calme son ardeur: “Je vais commencer par vivre, il sera toujours temps de mourir puisque nous n’y échapperons pas.” (140). Henriette reconnaît qu’elle est peu disposée à l’enthousiasme surnaturel: “J’aime la chapelle, la musique, le grand recueillement mais tout cela *naturellement* sans aucune émotion *surnaturelle*.” (284). La religion doit donc être “naturelle,” c’est-à-dire vraie et simple⁴, claire⁵ et spontanée. Il faut éviter tout ce qui est faux et compliqué, “simagrée” et routinier, comme les cérémonies religieuses et le mensonge.

Rien de pire que le mensonge, s’écrie une Henriette indignée; “les gens polis et aveugles, appellent cela: illusions, inexpérience, enfin de jolis mots pour déguiser ces mensonges. Alors, c’est mensonges sur mensonges. On finit par

joliment s'embrouiller et embrouiller ses petites affaires ainsi." (172). Henriette sonde bien le problème du mensonge: "Je ne mens jamais ou du moins, le moins possible, car j'ai découvert dernièrement qu'on se ment avec une extrême facilité sans s'en apercevoir." (172). Ce qui importe, c'est de rester "vrai," honnête avec soi-même: se révolter, faire à sa tête, ouvertement, ne donne pas de scrupules comme un mensonge (91): "La révolte me va," écrit Henriette, "mais le mensonge? Ouah! Je laisse ça aux gens respectables! Aux Zotorités!" (168). Les Zotorité, c'est bien sûr le clergé, et comme son oncle⁶ Henriette reproche au clergé le mensonge sous ses diverses formes. Il y a mensonge par exemple, dans le refus d'accepter d'autres opinions ou d'autres points de vue.⁷ Henriette apprend qu'elle ne peut pas dire ce qu'elle pense; ainsi par exemple, lorsqu'on lui demande comment M. Prince fait ses sermons et qu'elle répond avec franchise et honnêteté qu'il crie stupidement, et "veut nous faire croire que nous sommes toutes en voie de nous damner" (73), elle est immédiatement grondée pour ses opinions et son esprit critique dangereux. Il en va de même à l'école où Henriette ne cache pas le fait qu'elle a d'autres idées et pose des questions "dangereuses." Elle serait curieuse de connaître une version de l'histoire différente de celle que l'on enseigne au couvent? On n'en veut rien savoir! Qu'elle révèle plutôt d'où lui viennent ces idées dangereuses.

Il y a mensonge aussi dans l'étroitesse d'esprit qui interdit la libre lecture dans l'intention de conforter les gens dans leur ignorance.⁸ La "bibliothèque rose" du couvent ennuie une Henriette qui a "la rage" d'apprendre des choses vraies (26): "Ce qui me choque au couvent, c'est le petit esprit, l'espèce de religion qu'on nous y enseigne à côté de la grande, les sermons, la routine de ces nombreux exercices de dévotions et la niaiserie de nos obligations." (139). Si ses compagnes se prennent au sérieux, se croient réellement ferventes et recueillies (75), Henriette, elle, cherche à simplifier sa vie autant que possible: "Je ne fais de mes prières que ce que je puis.

Le reste, je ne me force pas même à l'attention." (140). Il y a dans la répétition rituelle et irréfléchie des cérémonies religieuses un élément qui va à l'encontre de la nature même d'Henriette. Cet élément se manifeste dans son journal par l'image de la machine, métaphore efficace pour traduire la vie mécanique au couvent. Ce n'est pas une vie pour Henriette qui ne peut vivre "à peu près, ressentir un peu, aimer raisonnablement, vivre paisiblement." (183). Il lui faut vivre pleinement, vivre heureuse, surtout vivre:⁹ "je n'ai rien désiré, rien regretté, je trouve cela bon de vivre" (64). Mais il importe de comprendre que "vivre" n'est pas nécessairement facile: il faut "pouvoir" sa vie comme le dit Henriette: "Ce ne sont pas des mots, c'est une nécessité." (185). Seuls les imbéciles et les sots se laissent mener; "ce ne sera pas la vie qui me fera," déclare Henriette, "je ferai ma vie de tout ce qui est en moi." (183).

Non seulement Henriette remet-elle en question tout un style de vie—la vie religieuse—ce qui est déjà assez audacieux pour une jeune fille élevée en bonne catholique au Québec vers les années 1850, mais elle repense aussi tout le système de valeurs sur lequel repose cette vie. "C'est très beau," écrit-elle, "mais c'est fatigant et un peu bête de se priver de ce qu'on aime pour



faire ce qu'on n'aime pas et prétendre ensuite que c'est de la vertu. Pas une miette. C'est de la niaiserie." (138). D'après Henriette, "vertu" n'est qu'un mot pour forcer la volonté quand l'orgueil crie (154) et les personnes vertueuses se détruisent le caractère à se contrarier. (141). De plus, le bonheur qui est censé accompagner l'accomplissement d'un devoir est terne et ne peut compenser la peine qu'on se donne. (204). La vertu et la bonté ne sont pas cette "charité inventée" du Bazar dont Henriette salue la fin avec "toute la ferveur de [s]on paganisme et de [s]on sybaritisme." (207). Elle rêve plutôt d'une bonté qui "déborderait en bienfaits sur les autres, en sourires sur les tristes, en aumônes sur les pauvres, en compassion sur les souffrants, en bienveillance sur les timides et les gauches." (134). S'il y a de l'idéalisme dans son concept de la bonté, et de l'épicurisme dans son goût de vivre, il n'y a que de la sincérité dans la valeur qu'Henriette estime fondamentale: l'amour.

Le journal témoigne d'une longue poursuite de l'amour, quête parallèle à celle de la religion. Chez Henriette, l'amour n'est ni abstrait, ni facile; au contraire, il s'agit d'un amour bien concret, celui qu'elle éprouve pour Maurice, et d'un amour difficile aussi, celui de s'aimer soi-même. L'amour, c'est la vraie vertu selon Henriette: "Aimer, aimer tout le monde et toutes les choses et tous les êtres et me sentir toujours unie à tout, jamais repoussée ou tenue à distance." (51). C'est autour de ces valeurs, comme l'amour et le bonheur de vivre, qu'Henriette élabore sa religion qui n'est rien de moins, nous le verrons, que liberté, vérité, interrogation et communication.

La Religion Chez Henriette:

La religion doit être "la vraie liberté" affirme Henriette après avoir exprimé son "horreur de la tyrannie" surtout sous ses formes religieuses. (186). La tyrannie ou l'autorité déforment et défigurent la religion qui, étant la création d'un Dieu parfait, doit être la "vraie liberté." Autant

que le Libéral le plus véhément de l'époque, Henriette s'irrite contre l'autorité cléricale même si cette dernière ne s'exerce que sur un plan personnel chez elle. A l'école par exemple, les soeurs l'interrogent sur ses sentiments et à confesse M. Prince pose des questions "sottes et indiscretes" sur sa vie privée. (41). Henriette n'hésite pas à "blâmer l'injustice" de cette ingérence: "tant pis si c'est l'autorité qui la commet. Je ne puis pas me soumettre mollement, lâchement." (93). Ainsi conseille-t-elle hardiment aux soeurs de fermer les yeux et de ne pas s'occuper de son gros livre noir - son journal (140); de même elle interdit à M. Prince de la questionner au point de la faire avouer des choses qui ne sont pas des péchés.¹¹ Henriette n'est guère intimidée par l'autorité cléricale, qui est infaillible selon Monseigneur Bourget,¹² ni par le caractère "tout divin, sacré et inviolable" des prêtres qui ne méritent que le respect et l'obéissance. D'après Henriette, M. Prince est un peu fou; "les absurdes choses et les beaux conseils que je n'ai pas demandés, mon bon cher Dieu, vous qui voyez le fond de mon coeur, vous comprenez n'est-ce pas que je ne puis obéir?" (42).

Dédaigneuse de l'aide cléricale, Henriette n'a d'autre choix que de se débrouiller seule: "Eh bien, c'est moi toute seule! Je suis moi, j'ai une conscience, je réponds de moi devant Dieu seulement. Je me sens innocente des affreusetés dont [on] m'accuse, eh bien, je le suis! ... Arrangeons-nous avec le bon dieu, ma petite âme..." (69).

Pour Henriette, la vraie liberté que doit être la religion comprend la liberté de la conscience ou le libre examen tel que le pratiquent les Protestants; de ce fait, Henriette est bien consciente: "Pardon, mon Dieu, je voudrais faire directement ma confession à vous; comme les protestants alors? Voilà où me mène ma mauvaise tête et ma manie de raisonner, à l'hérésie, petit monstre. Ni plus ni moins." (135). Mais Henriette ne partage pas l'opinion courante à l'époque qui associe le protestantisme à l'hérésie. Henry Robin-

son, l'Anglais qu'elle rencontre lors de sa convalescence à Orchard Beach aux Etats-Unis, est Protestant mais, écrit Henriette, Dieu ne le repousserait pas, pas plus qu'il repousserait un homme juste comme le juge Dorion qui refuse de s'astreindre aux cérémonies extérieures du culte. (228).

Henriette est d'accord avec le juge Dorion que, "tout cet échafaudage de cérémonies, de gestes extérieurs, c'est vide, cela sonne comme les vieilles cloches." (224). Les cérémonies religieuses ne sont que des "simagrées" ou des "singeries" selon les propres mots d'Henriette, et les ferveurs à la chapelle, les prosternations, les affaissements sur les prie-Dieu, la confesse...autant de bêtises! (75): "Comment retirer du bien d'un sacrement qui se fait comme une affaire? Je dis mes péchés, toujours les mêmes, des petites bêtises qui ne sont pas *moi*, à peine de moi (224); ...il me semble étrange que mon confesseur ne sache pas que quand je lui ai dit mes fautes il ne me connaît pas. Et c'est pourtant cela (224) ...Mes communions ne valent rien, je reçois le bon Dieu en grande cérémonie, pour lui dire...des choses que je ne sens pas." (218). Elle va jusqu'à suggérer que Dieu n'est peut-être pas représenté ici-bas: "on ne Le donne pas à ceux qui pourtant voudraient tant l'atteindre" (224), le juge Dorion et M. Robinson entre autres. Qu'ils soient protestants ou non pratiquants, cela n'a rien à voir avec la religion telle que l'envisage Henriette. La religion n'est pas un acte extérieur exécuté une fois par semaine; c'est plutôt un état intérieur présent à tout moment.

Si la religion est la vraie liberté, elle doit être aussi la libre interrogation. Henriette n'hésite pas à aborder les grandes questions comme l'existence du mal: "Plus j'y pense, moins je comprends ce mystère: le mal, l'étrange chose que le mal ...Qui l'a fait? Dieu? Ce n'est pas possible. Le démon? Alors, c'est avec la permission de Dieu?" (29). Avec chaque mort se pose de nouveau le problème de l'existence du mal et la bonté et la justice de Dieu:

Cette pauvre tante Gaudet est morte...
Quatre petits orphelins encore. Mon Dieu,
mon dieu! que vous faites de tristes choses!
Pour qui est-ce mieux cette séparation?
pour la pauvre mère ou pour les petits?

Comment Dieu peut-il être en même
temps si bon et si cruel? (43)

En vain Henriette essaie-t-elle de chasser cette "vilaine pensée"; elle lui revient à la charge avec la mort du jeune Hamel: "La pauvre mère! A-t-elle beaucoup de foi? Croit-elle dans son cœur que le bon Dieu a bien fait et qu'il est si bon? (79). La douleur humaine suscite en Henriette une "tendance irrésistible" à se révolter (79), "un affreux sentiment de révolte, d'indignation"



(161) qu'elle ne peut refouler lors de la maladie et la mort de la petite Rosalie. Il lui faut de véritables efforts pour croire à la bonté de Dieu: "Tout le monde parle d'aimer Dieu comme d'une chose toute naturelle, et je puis me croire un monstre qui en ai seulement le désir et qui n'arrive pas à voir en moi de l'amour pour Lui" (199).

Henriette reste "tristement frappée de l'inutilité des secours humains quand Dieu veut faire souffrir." (200):

Si Lui, le grand bon Dieu, le veut et l'a décidé, cela se fera ...Ce mystère-là est insupportable. Pourquoi nous a-t-il créés, que lui faisons-nous et que lui importe que nous soyons ou pas. (110).

Dieu s'occupe-t-il réellement de chacun de nous? Je ne le crois pas. Nous sommes des atomes, des parcelles d'un grand tout qu'il dirige et gouverne d'après un plan que lui seul connaît. Mais ce grand Dieu ne s'occupe pas de la poussière que nous faisons en remuant pour arriver ou partir. Et pourtant, serait-ce juste ainsi? (123).

Voilà de grandes questions dont Henriette n'ose parler à personne. (137). Avec qui en discuterait-elle? M. Prince est "fou" et les bonnes sœurs, sottes. Même "le pauvre Saint-Joseph" ne comprendrait pas: avec son air un peu bête, il est plutôt à plaindre. (38). Henriette s'adresse alors directement à Dieu. La religion qui est liberté et interrogation est aussi communication et compréhension; aussi voudrait-elle "...comprendre, moi, les autres, le bon Dieu et la vie (200); ...arriver un jour jusqu'à Dieu, jusqu'à l'infinie Grandeur." (114).

La religion est donc une communication directe et véritable avec Dieu Lui-même. Elle est aussi compréhension et interrogation, liberté et vérité. Surtout elle est vivante. Pour Henriette la religion est une célébration quotidienne de la vie, de l'amour et de l'honnêteté et non un simple rituel

exécuté sans question une fois par semaine ou par jour.

La religion telle que l'envisage Henriette n'exclut pas forcément la religion pratiquée dans son milieu mais ne l'accepte pas aveuglément non plus. Henriette s'interroge sur la religion et la critique, dans un esprit représentatif de toute une époque et de tout un milieu: le Québec des années 1840.

NOTES

1. Fadette, *Journal d'Henriette Dessaulles 1874-1880*, Montréal, Editions Hurtubise, HMH, 1971. Toute référence ultérieure à cet ouvrage sera incluse à l'intérieur du texte.
2. Ce caractère anti-thétique se manifeste ailleurs dans le journal de Fadette, dans les images qu'elle choisit par exemple, ou dans ses descriptions où on trouve à plusieurs reprises l'opposition entre le blanc et le noir, le temps ensoleillé et le temps sombre, la beauté et la laideur etc.
3. Insupportable pour Henriette qui se réfugie dans la "tour d'ivoire" qu'est sa chambre afin de garder les distances—et les différences. Petite duchesse orgueilleuse ou défenseresse des droits fondamentaux de l'individu?
4. "Je déteste tout ce qui n'est pas vrai, simple et naturel." (52).
5. "Moi, j'aime les choses claires, les situations claires, les âmes claires." (304).
6. Selon M. Dessaulles, la presse cléricale trompait le peuple en ne lui disant pas les choses telles qu'elles étaient. Les hommes qui la dirigeaient, affirmait-il, ne disaient presque jamais tout ce qu'ils savaient et ils avaient fait d'odieux mensonges sur le compte de l'Institut et de ses membres.
7. Dans une lettre pastorale contre les mauvais journaux (1858) Mgr Bourget dit carrément qu'il "n'est pas permis à personne d'être libre dans ses opinions religieuses et politiques." Dans *Ignace Bourget Ecrivain*, Thério, Smith et Imbert, Montréal, Editions Jumonville, 1975, p. 163.
8. Mgr Bourget avait réussi à imposer l'Index.
9. Henriette exprime souvent sa joie de vivre; son rire éclate partout dans le journal: "Que c'est bon de rire, d'avoir le cœur plein de joie." (79); "Comme c'est bon d'être content de soi. Être heureux, c'est être bon." (26); "Être heureuse, mais c'est cela vivre, peut-on imaginer une vie sans bonheur?" (165).
10. "De quoi se mêle-t-elle cette petite Ste-Cécile...Elle fait allusion à une affection...on ne sait pas ce qu'elles savent ces curieuses petites nonnes!" (47).
11. Qu'on se rende bien compte de l'intimidation inspirée par l'autorité cléricale à confesse. Quand une des sœurs interroge Henriette et son amie Jos sur leurs activités théâtrales, Jos n'ose pas parler pour se défendre car elle craint déjà ce qui l'attend au confessionnal si en effet Mgr Raymond est aussi indigné que le prétend la sœur. (189). Henriette, bien sûr, répond sans peur.
12. Lettre pastorale de Mgr l'Evêque de Montréal contre les mauvais journaux 1858, dans *Ignace Bourget Ecrivain*, p. 156.